

Journées d'étude

Paysages et imagination

Apports et relations de l'imagination et des imaginaires au projet de paysage.

Rencontre organisée les 22 et 23 septembre 2015 par le LACTH, laboratoire de recherche de l'ensapLille avec le soutien du MEDDE

ens{ap}^{Lille}
architecture & paysage



LACTH
LABORATOIRE / CONCEPTION / TERRITOIRE / HISTOIRE

Quelques conclusions sur les imaginaires pluriels et l'imagination singulière

Anne SGARD

Il me semble qu'il existe un imaginaire de l'imagination, en filigrane de ces discussions, voire en creux. Un imaginaire qui prendrait ses sources lointaines dans le mythe d'Hippocène ou la figure des muses évoqués non sans humour par Jean-Luc Brisson, qui renverrait à un élan mystérieux, à un élément déclencheur indéfinissable, une puissance de transformation du réel pour reprendre l'expression de Bachelard, mais que les auteurs tentent ici de mettre à distance. L'imagination resterait-elle insaisissable ? Les termes communément associés à l'imagination : création, invention, inspiration, sont presque absents de ces textes. L'imaginaire, plus objectivable, plus analytique, sert cette mise à distance et tend à une forme de désenchantement de la pratique du paysagiste. L'imaginaire se plie à une formalisation, voire à une typologie, il est maîtrisable et surtout il est transmissible et peut servir une démarche pédagogique. Et en même temps, les deux s'enrichissent, se nourrissent l'un l'autre, dans « une relation dynamique d'entrelacement », disent Olivier Jeudy et Yann Nussaume. C'est sur cette tension que je me propose de réagir, avec un regard de géographe, qui n'intervient pas sur le paysage mais observe ce que les acteurs en disent et en font¹.

Le concept d'imaginaire est davantage débattu au fil des textes. Il apparaît comme un cadre général, mobilisé à diverses échelles (spatiales et sociales). Tantôt il s'agit de l'imaginaire individuel du paysagiste, produit à la fois de son histoire personnelle et de son appartenance à un métier qui implique formation, culture professionnelle, pratiques et référentiels. C'est notamment le cas dans les analyses des œuvres de paysagistes comme Gilles Clément ou Ferdinand Bac. Plus souvent il est question d'un imaginaire collectif, commun à la profession des paysagistes, ce qui ne s'oppose pas au précédent qui est une déclinaison personnelle d'un cadre collectif. On le trouve aussi utilisé à propos de l'échelle territoriale : l'imaginaire territorial est alors ce que le paysagiste perçoit, interprète et analyse du territoire du projet. L'idée d'un imaginaire social plus global, historiquement situé et caractérisant une société à un moment donné, est plus rarement évoquée mais présente : par exemple à propos du rapport à la nature des sociétés occidentales actuelles, ou du statut de la ville, ou de l'émergence du développement durable. Ces imaginaires ne s'excluent pas l'un l'autre mais se combinent, selon des agencements plus complexes à mon sens qu'une poupée russe.

¹ Notons qu'il est surtout question de jardins et parcs urbains dans ces textes, plutôt que d'espaces d'échelle plus vaste ; c'est donc l'activité de « créateur de nouveaux paysages » qui est questionnée.

Le lien entre ces diverses échelles et périmètres est souvent exprimé à travers l'idée d'un imaginaire partagé, soit comme constat soit comme finalité : le paysagiste doit pouvoir parler, donner à voir et nourrir un imaginaire social – mais aussi être à l'écoute, s'en faire l'herméneute, propose Denis Delbaere.

Les travaux de Gilbert Durand² sont la référence commune à nombre de ces textes, témoignant de leur actualité. Ces usages du terme répondent assez bien à la proposition que fait Bernard Debarbieux³, en s'appuyant sur la distinction de Cornélius Castoriadis⁴ entre « imaginaire institué » et « imaginaire instituant » : une « tension qui fait jouer ensemble imaginaire social institué, imagination radicale comme facteur de changement, et nouvel imaginaire social instituant comme modalité de changement » (p. 14). L'imaginaire ainsi abordé dans ses dynamiques devient une modalité d'analyse de la manière dont les sociétés se constituent comme telles. Bernard Debarbieux mobilise également Charles Taylor⁵, pour qui l'imaginaire fournit le cadre par lequel les sociétés appréhendent, comprennent et développent les pratiques qui leur sont propres : « l'ensemble de la compréhension partagée, souvent implicite, d'une population qui est sous-jacente à leurs pratiques communes » (p. 15).

Cette conception offre un cadre stimulant pour analyser le rôle de l'imaginaire dans les pratiques du paysagiste, au delà de la question des échelles.

Revenons aux textes présentés ici : l'imaginaire est parfois désigné par deux termes, « système » et « matrice », et il me semble que l'articulation des deux peut être fructueuse. L'idée de système est introduite par Clément Quaebeur, qui y intègre à la fois des référents collectifs propres aux paysagistes, des outils et méthodes, des expériences passées mais aussi des éléments, tant matériels que symboliques, puisés dans l'analyse du territoire de projet. L'imaginaire mettrait donc en système des éléments d'origines et échelles diverses, individuels et collectifs, théoriques et opérationnels, et par cette mise en liens et mise en cohérence, il deviendrait une ressource propre à alimenter l'imagination du paysagiste et le projet. Olivier Jeudy et Yann Nussaume prolongent cette piste en parlant de « pensée complexe » et en insistant sur l'idée que ce système est ouvert, « partageable et évolutif ». L'idée de matrice figure dans plusieurs interventions, souvent pour désigner le territoire comme chez Olivier Jeudy et Yann Nussaume ; Denis Delbaere utilise la métaphore voisine de l'« insémination territoriale ». Mais il s'agit toujours du territoire en tant que perçu, lu, analysé à travers le regard, la méthode du paysagiste. S'ajoutent ainsi les représentations du territoire et des étapes du projet : cartes, dessins, maquettes, photos... qui font la spécificité de ses compétences et de ses outils. Dans les usages qui en sont fait, on peut dire que la matrice intègre le système ouvert, mais il me paraît intéressant de relever les intentions qui président à ces deux termes : l'idée de système induit la mise en interrelations dynamique et l'idée de matrice engendre tout en encadrant, voire enfermant.

Ces deux termes renvoient assez bien à l'idée d'imaginaires instituant et institué de Castoriadis, pour en montrer à la fois la diversité et la cohérence, la prégnance et les dynamiques. Ils permettent de se démarquer clairement d'une acception de l'imaginaire relevant uniquement du fictif, de l'irréel, pour en faire un outil de compréhension et d'analyse des pratiques. Ils permettent aussi de penser ensemble imaginaire et imagination.

² Durand Gilbert, 1960, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod

³ Debarbieux Bernard, 2015, *L'espace de l'imaginaire. Essais et détour*. Paris : CNRS Editions.

⁴ Castoriadis Cornelius, 1975, *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Seuil.

⁵ Taylor Charles, 2004, *Modern Social Imaginaries*. Durham : Duke University Press.

Pourquoi cette mise à distance de l'imagination individuelle, créatrice ? La plupart des discours tenus ou récoltés dans ces textes récuse une démarche fondée sur un style personnel, un fantasme, une « signature », un geste, ou évoquent les difficultés à faire accepter des choix ambitieux ou déconcertants pour l'utilisateur. Isabel Claus, qui propose une approche très individuelle, sensorielle, intériorisée du paysage, revendique toutefois « une qualité d'un espace à engendrer une relation spatiale particulière » chez l'ensemble des usagers. C'est bien là ce qui singularise le paysagiste. Il compose – aux deux sens du terme – avec les imaginaires collectifs : ceux qui ont présidé au projet et à la formulation de la commande, ceux des autres métiers qui interviennent dans sa réalisation, ceux qui sont mobilisés par les usagers qui rencontrent ou non l'intention du paysagiste, sans oublier ceux des gestionnaires, qui sur le temps long vont entretenir le lieu. Le paysage va ainsi, dans la durée, nourrir un imaginaire, une matrice, qui échappe au concepteur et sera susceptible d'inspirer d'autres projets mais aussi des émotions, des expériences, des pratiques des usagers.

Dans cet ensemble d'acteurs, il y a un non-humain au statut un peu flou, la « nature ». Cette nature est à la fois le matériau privilégié du paysagiste à travers le végétal, le vivant, et aussi la source d'un « ordre naturel », des processus biophysiques plus ou moins maîtrisés, et une construction sociale, un imaginaire complexe propre à chaque culture, comme le rappelle Yeonmi Park. Il me semble que c'est à cette nature, diversement évoquée, que plusieurs auteurs confient cette dimension mystérieuse de l'imagination : c'est notamment Jean-Pierre Braz, qui recherche les confins entre nature et culture, ou Magali Paris et Cécile Regnault qui proposent aux étudiants architectes ce détour par le jardin pour apprendre à « faire autrement », ou encore Jean-Luc Brisson qui la pose en « modèle ». Les paysagistes de l'agence TER évoquent le « site » comme source d'interprétation et d'inspiration, et usent là aussi de métaphores très naturalisantes : les strates, les horizons, les flux, pour organiser ces informations.

Si elle reste largement contenue dans une boîte noire, l'imagination se dessine toutefois comme une forme d'élan initial, un « code source » pour l'agence TER, capable d'impulser le projet, voire de le reformuler dans la durée de sa mise en œuvre et des recompositions ; elle est donc à la fois moment et processus. Elle apparaît comme une imagination en/dans l'action, dans l'interaction, et le concepteur doit accepter une forme de dépossession.

La question du partage et de la transmission se dégage comme l'enjeu sous-tendant ces discussions. Le partage avec les commanditaires, les usagers, renvoie au débat largement engagé sur la réception des réalisations et leur appropriation. Elle est inhérente à la question des formes et des usages de l'espace public. Plusieurs auteurs évoquent l'importance (la nécessité ?) d'accompagner le paysage par l'écriture, comme le font Gilles Clément, Michel Corajoud, les paysagistes de l'agence TER ou Ferdinand Bac avant eux. Expliquer ? Guider ? Défendre ? Ces écrits peuvent avoir diverses fonctions, mais comment laisser la place ici à l'imagination de l'utilisateur ? Yeonmi Park nous indique un usage de l'écriture bien différent dans les jardins coréens où la poésie est totalement intégrée dans le jardin et dialogue avec les formes et les ambiances.

Un grand intérêt de ces discussions est à mon sens de poser de vives questions didactiques : le « travail » de l'imagination et des imaginaires est-il dicible, enseignable ? Ce qui ne signifie pas, ou pas seulement, donner à voir la pratique du paysagiste, ou la raconter, mais permettre au futur paysagiste de construire sa propre pratique, ses outils, ses références, autrement dit son imaginaire. Je le disais d'emblée, les imaginaires, pluriels, sont objectivables, ils renvoient – entre autres – à un corps de savoirs, de méthodes ; on peut tenter de les déconstruire pour aider leur compréhension.

L'imagination, singulière, est-elle enseignable ? Serait-ce là la différence qui nous ramènerait au mythe des muses ? Des pistes sont explorées dans ces textes pour le démentir ; outre le « discours de l'imagination » proposé par Jean-Luc Brisson, elles passent souvent par l'expérimentation, les sens, le mouvement, mais elles sont toujours mises en regard avec un échange, un dialogue qui permet la réflexivité et la mise en commun. Cela pose une belle question pédagogique : en quoi les sens, l'émotion quand elle est mise en mots et partagée, loin de s'opposer à la raison, permettent, motivent, enrichissent les apprentissages et la formation des esprits.

Anne Sgard est professeure associée de géographie à l'Université des Sciences de la société de Genève. Spécialiste du paysage et des politiques paysagères, ses travaux portent sur les liens entre paysage et territorialités, la mobilisation du paysage dans les discours habitants, dans les politiques locales et dans les controverses environnementales. Elle a travaillé sur l'histoire et l'épistémologie de la géographie, notamment à propos de la montagne.

Elle est également spécialisée dans la formation des enseignants et la recherche en didactique de la géographie.

Quelques publications récentes:

- Le paysage, un objet politique, Revue « *Intercommunalités* », juillet 2014

<http://www.adcf.org/5-339-Intercommunalites-le-mensuel.php>

- « Paysages du Vercors. Matières, mouvements et liens », in PNR du Vercors: *Le Vercors n'est pas une carte postale. Paysages en partage*, Comptoir d'Éditions, Rochechinard.

- avec ERNWEIN M., 2013, « Les quatre mondes du Lac Léman. Explorer le paysage polysensoriel avec les non-voyants », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 56, n° 158, p. 279-295.

<http://id.erudit.org/iderudit/1014547ar>

- *Le partage du paysage*, HDR présentée à l'Institut de Géographie alpine de Grenoble, avril 2011. : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00686995/>

- A paraître en février 2016: avec G. RUDAZ, « Les dimensions politiques du paysage », N° spécial de la revue *Géo-regards*, Neuchatel.